

Séminaire d'Hiver 2021 : « Identification ou subjectivité ? »

Dimanche 24 janvier 2021

Intervention d'Angela Jesuino

Comment faire ?

« Grâce à la déculturation des matrices qui ont fondé le peuple brésilien, nous sommes condamnés à inventer une nouvelle forme d'ethnie qui puisse les englober toutes »

Darcy Ribeiro¹

Vous ne savez peut-être pas, mais Dieu est brésilien ! Et donc, nous pouvons déduire, il a été nationalisé.

Je vais partir de ce que peut nous apprendre ce dicton bien connu au Brésil pour essayer de répondre à une des questions posées dans l'argument de ce séminaire d'hiver à savoir : **comment des grands pays comme le Brésil par exemple, subsument par une identité unique des origines fort diverses ?**

En effet, comment dans des situations historiques comme la nôtre, qui met en scène plutôt le multiple, le métissage et le syncrétisme peut-on venir fabriquer une langue commune, une nation ? Qu'est-ce qui peut venir fonder la filiation nationale ? Quel trait ?

Autrement dit, quel type de *Un* peut venir présider à cette identité nationale capable d'englober une pluralité ou plutôt de la faire valoir ? Quel type de *Un* présiderait également à la fabrication d'une langue nationale qui supporte un plurilinguisme dans son corps, comme c'est le cas du portugais parlé au Brésil ?

Pourquoi j'évoque cela d'entrée de jeu ? Parce qu'il est question de savoir quel est le statut de ce trait *Un* que je prélève au champ de l'Autre, quel est la nature de ce trait à partir duquel je vais constituer mon identité qu'elle soit nationale ou bien subjective.

Freud dans *l'Homme Moïse et le monothéisme*, texte de 1939, insiste sur le fait que Moïse est égyptien, qu'il est étranger, façon pour lui d'essayer d'enrayer la machine du national-

¹ Ribeiro, Darcy. *O Povo Brasileiro*, São Paulo, Companhia das Letras, 1995.

socialisme qui s'était emballée dans ces mêmes années, avec les conséquences terribles que l'on connaît.

Comment comprendre, restituer la force et les ambitions de ce texte ultime de Freud ?

C'est ce que Charles Melman dans « Le complexe de Moïse » vient éclairer en faisant valoir, à partir des éléments de structure, la coupure radicale que Freud met en place. Que nous fait-il entendre ? Que Freud avait essayé de rendre compte du caractère irréductiblement Autre de la figure paternelle.

Charles Melman vient en effet nous rappeler un fait de structure : l'Autre, qui vaut pour chacun comme référence au père, est un habitant d'un lieu Autre, et que de ce fait il est hétérogène par rapport à ses enfants. Il vient nous rappeler que ce père original, que l'ancêtre, est radicalement Autre.

A la lumière de ces textes que j'affectionne particulièrement nous comprenons mieux que cette nationalisation de Dieu n'est pas sans conséquences quant au type de *Un* dont il s'agit ni quant à son rapport à l'Altérité. Car le moins qu'on puisse penser est que si Dieu est brésilien, cela veut dire qu'il a changé d'adresse et qu'il n'habite plus dans le réel. Il perd ainsi dans ce déménagement, son caractère mystérieux, inconnaissable, lointain, secret, autrement dit, son altérité.

D'ailleurs quand est-ce qu'on *évoque* ou *invoque* ce dieu brésilien ? Quand la situation est délicate, voire dangereuse, façon de dire qu'il est de notre bord, qu'il est comme nous, qu'il est de chez nous, qu'il fait partie de la même nation, qu'il nous protégera, qu'il ne va pas nous abandonner, qu'il va pourvoir, qu'il est fait du même bois que nous.

Je fais le pari que ce savoir de la langue qui relève de la structure, révèle ce qui a été mis en place dans cette construction d'une identité nationale, d'une langue nationale, dans un contexte donné, ici celui d'un pays qui a été colonisé, s'il faut encore le rappeler.

Alors, comment faire ? Et à quel prix ?

On peut faire l'hypothèse que dans ce cas le père n'est ni étranger ni Autre, mais que le fantasme de filiation et même d'élection peut ici prendre une autre forme. Puisque nous n'avons pas

d'ancêtre commun, le coup de force, si j'ose dire, est celui de faire valoir le père comme national. Faire valoir, un père, un Dieu Brésilien.

Cette hypothèse d'un père nationalisé et non pas marqué d'altérité nous pousserait à penser la filiation nationale brésilienne à partir d'un UN totalisant qui ne peut se faire valoir que dans le registre de l'imaginaire, au détriment du trait différentiel, du trait unaire, au détriment de ce qui viendrait supporter l'idéal du moi dans la construction d'une identité nationale.

Nous serions alors au service d'un père nationalisé qui même si imaginaire ne reste pas sans effet, tout en faisant valoir notre pluralité de naissance. En faisant de cette pluralité même, la démonstration de sa force, de son pouvoir multiplicateur.

L'avantage alors est que nous sommes tous brésiliens, ce qui permet d'accueillir la plasticité de notre identité, ce qui permet qu'on se réfère à plusieurs Uns pour soutenir notre identité, y compris nationale, sans nous mettre en danger de dépersonnalisation. D'ailleurs on dira facilement surtout si on est blanc : « Nous avons tous un pied en Afrique » ou « Nous avons tous du sang indigène dans les veines »

Mais le prix à payer, car il y a toujours un, c'est de faire valoir le prénom, nos insignes imaginaires, en dépit du nom, dispenser l'inscription dans une lignée, ne pas tenir compte des origines. Mais la question au fond est celle de savoir si nous aurions pu faire autrement lorsqu'à la place d'une genèse, d'un mythe fondateur, nous avons à faire à une digenèse comme Édouard Glissant se plaisait à nous faire remarquer.

Si mon hypothèse tient la route, cette nationalisation du père, cette *imaginarisation* du trait Un que nous venons prélever au champ de l'Autre, en effaçant du même coup son altérité radicale, aura bien sûr des conséquences subjectives et collectives.

Pour nous éclairer sur les conséquences que cela peut avoir au niveau subjectif, je voulais vous raconter une petite histoire singulière : un très cher ami, de passage à Paris, se retrouve dans une assemblée selecte et prend une place qui ne lui était pas réservée. Interrogé avec sévérité par un : « qui êtes-vous ? » il répond du tac au tac : « je suis brésilien ! »

Pouvons-nous penser que cette nationalisation du père peut avoir des effets sur le type de nomination à l'œuvre ? Que le seul nom propre qui vaille, qui puisse venir occuper sa fonction pour tout un chacun, c'est le nom du pays ? Que c'est la manière trouvée pour se faire un nom ?

Caetano Veloso, dit cela autrement et avec beaucoup de finesse dans un livre qui s'appelle *La vérité Tropicale* : « Le Brésil est, pour moi comme pour les brésiliens tels que je les vois et ressens, avant tout un nom. Tous les brésiliens ont l'impression que le pays simplement n'a pas de sens pratique. C'est comme un père avec un bon cœur et un nom honorable, que l'on respecte mais qui n'a pas d'argent ou de travail fixe, qui rate de grandes occasions, boit trop et se met dans des situations compliquées. Le nom du Brésil non seulement me semble pour plein de motifs, beau, comme j'ai de lui, depuis toujours, une représentation interne une et satisfaisante »²

Comment lire ici cet effacement du nom propre au profit de la nationalité, au profit du nom du pays ? Est-ce le nom du pays, qui viendrait finalement faire office de Nom du Père ?

Je vous propose donc de reprendre ici très rapidement l'histoire du nom Brasil et la construction de l'adjectif *brasileiro* qui répond de notre identité nationale. Le premier nom donné au Brésil a été celui de Santa Cruz (sainte croix) qui a été très vite remplacé par le nom du bois Brésil, bois rouge, bois de braise, premier produit d'extraction et d'exportation de la nouvelle colonie. Ce passage d'un symbole religieux à un produit marchand a déjà été maintes fois décrit et suffisamment analysé pour que je n'y revienne pas. Ce qui m'intéresse ici d'avantage c'est qu'en portugais Bois Brésil ça se dit *Pau Brasil*, et cela a toute son importance, car *pau* c'est aussi la verge. La verge brésil, verge de braise, la verge nationale.

Quant à *brasileiro*, il se forme avec le suffixe *eiro* qui sert à désigner quelqu'un qui exerce un métier : *sapateiro*, *padeiro* (cordonnier, boulanger). En outre *brasileiro* avant d'être généralisé, était le nom donné aux marins portugais qui venaient « faire le Brésil », c'est-à-dire exploiter le bois et les produits de la terre. Être brésilien c'est donc avant tout un métier : le métier de servir, d'honorer ce phallus national ou de l'exploiter, c'est selon.

² Veloso, Caetano, *Verdade Tropical*, São Paulo, Companhia das letras, p.253

Du point de vue collectif cela pourrait expliquer notre appétence pour les phénomènes de masse, notre appétence pour venir faire Un TOUT au détriment ici du trait, du trait comme Un comptable. Là encore, dans le fonctionnement de ces foules, il s'agit d'une façon de célébrer ce phallus national, totalisant, en mettant en jeu plutôt la jouissance du corps propre que le trait différentiel. Ce n'est pas pour rien en effet qu'Oswald de Andrade disait dans le *Manifeste de la Poésie Pau Brasil* (1924) ceci : « Le carnaval de Rio, est l'évènement religieux de la race »³ Et il conclut cette phrase en répétant « *Pau Brasil* » mot qui vient ponctuer tout son manifeste.

Justement, et ce sera mon deuxième et dernier point : quels effets cette nationalisation du Un, peut avoir dans la langue que nous parlons ? Dans sa constitution même ?

Au Brésil, nous n'avons pas fabriqué de créole, alors que dès le 16ème siècle la colonisation portugaise a vu fleurir des créoles lusophones en Afrique et en Asie (Cap Vert, Casamance, Goa, Macao).

Mais alors qu'avons-nous réussi à faire ? Comment avons-nous fabriqué une langue qui a le statut de langue nationale à partir de ce bouillon linguistique composé principalement des langues africaines, indigènes et portugaises ?

Il est vrai que nous sommes partis d'un multilinguisme, mais pour fabriquer un plurilinguisme dans la langue elle-même. Certes, ce plurilinguisme dans la langue n'est pas propre à la langue parlée au Brésil mais il est certainement plus présent et plus lisible dans les langues dites transplantées. Disons qu'au Brésil, ce plurilinguisme et la jouissance qui va avec, est à fleur de langue.

Je veux pour preuve, le fait que le Brésil est, je crois, le seul pays qui s'est doté d'un Musée de la langue portugaise. Un Musée où est exposée la collection de ces Uns qui sont à l'origine du portugais que nous parlons. Musée à visée pédagogique, qui rassemble dans sa diversité, dans sa multiplicité, cette collection des Uns présents dans la langue avec la monstration des champs où ils s'appliquent pour faire mieux valoir, il me semble, ce qui fait l'unicité de cette langue, sa valeur et sa force poétique. Poésie Pau Brasil, nous disait déjà Andrade.

Mais quel portugais parlons-nous au Brésil ?

³ Oswald de Andrade, « Manifesto da Poesia Pau Brasil » in Obras completas, Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, 1978

Peut-être parce que le maître portugais ne savait pas nommer le réel qu'il a « découvert », je dirais que nous avons affaire à une langue du maître trouée. D'abord par le tupi-guarani, qui le portugais que nous parlons a gardé pour nommer les lieux (les toponymes) mais aussi la faune et la flore de ce continent nouveau. Ensuite une langue trouée par l'apport lexical, sémantique, syntaxique aussi et surtout par la musique, les tons et les rythmes des langues africaines.

Tout cela est exposée, on peut le voir et l'entendre dans ce musée interactif comme on sait bien le faire aujourd'hui.

Mais au Musée de la langue on ne nous explique pas ce qui a pu permettre une telle construction tant elle semble aller de soi. Il s'agit de montrer, d'exposer les mots, les sons, les sens, les rythmes qui se traduisent dans les corps. Mais nous, nous pouvons nous permettre de poser la question : comment se fait-il ? Encore une fois qu'est-ce qui préside à une telle affaire ?

Les spécialistes disent qu'il y a une parenté de structure entre le portugais archaïque du 16ème siècle et les langues africaines, ce qui permettrait d'expliquer et l'absence du créole et une fusion profonde des langues à l'origine du portugais parlé au Brésil.

Est-ce suffisant comme explication ? Est-ce qu'on va s'en contenter ?

Revenons sur quelques éléments de l'histoire de l'évolution de la langue portugaise au Brésil pour essayer d'avancer un peu.

Tout d'abord il ne faudrait pas oublier que la première étape de la colonisation portugaise s'est consacrée à la conquête du territoire et à l'évangélisation, tâches pour lesquelles parler les langues indigènes était primordial, voire vital.

Au nom de l'évangélisation, les langues indigènes ont été unifiées dans une seule langue, dite *língua geral* de base tupi-guarani. Cette *koiné* construite par les jésuites, pour servir à la catéchisation, a pu bénéficier du même coup d'une grammaire (Anchieta, 1595) et donc du statut de langue écrite, servant à la publication de plusieurs catéchismes et différentes traductions des chants et des prières.

Mais cette *lingua geral* en même temps qu'elle unifie et évangélise, protège et divulgue les langues indigènes. Après ce travail de « normatisation », la *lingua geral* a commencé à être enseignée aux missionnaires, aux indigènes eux-mêmes et aux colons et elle devient la *lingua geral* unifiée et unifiante de la réalité linguistique brésilienne pendant 200 ans, du 16^{ème} au 18^{ème} siècle.

Donc, le moins qu'on puisse dire c'est que la colonisation portugaise n'a pas été d'abord une colonisation linguistique et il est important de souligner ici que le colonisateur portugais non seulement parlait la *lingua geral* mais qui plus est, se faisaient nommer par elle. Il s'est laissé nommer, « baptiser » par cette langue locale. Ce n'est pas rien !

Nous devons au Marquis de Pombal au nom de la raison d'État, un décret qui interdit la *lingua geral* et qui rend obligatoire la langue portugaise. Ce décret ainsi que l'expulsion des jésuites en 1759 sonnent le glas de l'hégémonie des langues indigènes au Brésil et ouvre la voie à la domination de la langue portugaise.

Seulement, il y a un problème : les colons ne sont pas encore assez nombreux pour l'imposer complètement auprès d'une population composée dans son écrasante majorité (75%) d'africains et des métis et ce jusqu'à la deuxième partie du 19^{ème} siècle. C'est récent.

Ce qui pose alors la question : qui parlait portugais ? Et comment était-il parlé ? Quel portugais pouvait parler cette population esclave et métisse issue des familles linguistiques si diverses ? Et surtout, à partir de quelle position subjective ?

Car ici il ne faudrait pas oublier non plus qu'avec la traite négrière ont été introduits au Brésil entre 5 et 8 millions d'africains et que c'est majoritairement cette population d'esclaves qui a été responsable de la diffusion de la langue du maître et même de son enseignement. Langue du maître parlée donc par les esclaves, de la place subjective de l'esclave, ce qui ne manquera pas à mon avis de produire quelques effets.

À partir de ces brefs éléments de l'histoire de la langue, osons une avancée : Parlons-nous une langue du maître qui s'est laissée trahir par le réel des *lalangues* des autres langues, par leurs jouissances ? Une langue du maître donc infestée, travaillée de l'intérieur par les langues indigènes et africaines en nous ouvrant ainsi cette possibilité de nous appuyer sur différentes

lalangues ? De vivre en funambules avertis entre les différentes *lalangues* de notre propre langue ?

Ceci aurait alors la vertu de promouvoir dans le corps même de la langue une jouissance inclusive, commune et partagée, qui serait elle aussi au service de l'union nationale, c'est-à-dire, qui viendrait célébrer, honorer ce phallus national, ce Pau Brasil.

Voilà d'une façon très condensée, l'hypothèse, peut être hasardeuse, que je peux vous proposer en guise de réponse à cette question de savoir comment faire pour construire une identité et une langue nationale lorsqu'on n'a pas d'ancêtre commun ni de mythe fondateur.

Je pourrais préciser pour conclure : voilà quel type de filiation, quel type de trait nous pouvons faire valoir lorsque nous avons à nous débrouiller avec un maître réel à la place du père.